

nouveau l'artère, comme il l'avait fait d'abord ; ça n'a pas été long !

— En vérité, murmura le docteur tout en achevant son opération, si je n'avais pas eu avec ce garçon-là la conversation de dimanche, je le croirais idiot jusqu'à l'insensibilité.

— Est-ce fini, M. le docteur ? demanda Bastien en revenant à lui.

— Oui, mon ami, dans une seconde.

En effet, la section faite, le docteur avait rabattu les chairs, et, les ayant réunies par première intention, était déjà occupé à passer en écharpe des bandelettes de sparadrap, en ayant bien soin de ne pas trop les serrer, de peur d'augmenter encore l'inflammation.

On en était donc là, quand Bastien releva la tête, et embrassa d'un même coup d'œil l'opérateur et l'opéré.

Le docteur paraissait vivement impressionné. Quant à Conscience, calme et les yeux au ciel, il semblait puiser, dans la contemplation des choses invisibles à des regards ordinaires, cette force presque surnaturelle dont il venait de faire preuve.

Pendant que le docteur achevait de panser la main droite de Conscience, celui-ci tendait la main gauche à Bastien, qui, tout chancelant encore, se remettait sur ses jambes.

— Ah ! dit-il en s'essuyant le front, vous n'avez plus besoin de moi, docteur ?

— Non, mon ami, dit le docteur, et même je vous prévient d'une chose, c'est que si une autre fois, j'ai besoin d'un aide pour quelque opération du même genre, je m'adresserai à un autre que vous.

— Et vous aurez raison, docteur, répondit Bastien en secouant la tête, surtout, si cette opération vous la faite sur Conscience.

— Pourquoi cela ? demanda le docteur ; il me semble, au contraire, que, cette opération, Conscience l'a stoïquement supportée ?

— Et c'est justement cela, dit Bastien. Quand, sur les champs de bataille ou à l'ambulance, je voyais couper les bras et les jambes, ceux à qui on les coupait criaient, hurlaient, sacraient... On pouvait leur dire : « Mais, taisez-vous donc, tas de piaillards ! » tandis que Conscience, voyez-vous, avec son regard doux, son sourire éternel, ah ! cela m'a bouleversé, quoi !... le cœur m'a tourné, la tête de même, et bonsoir !... Mais, maintenant, c'est fini ! Je reconduis les chevaux au voisin Mathieu, et je suis à toi, Conscience.

Sur quoi, remontant à cheval, il s'éloigna au grand trot en disant :

— C'est égal, j'aime mieux les gens qui crient, moi... Ah ! au régiment, c'était le plaisir !

— Bon Bastien ! dit Conscience en le regardant s'éloigner.

Bastien n'avait pas fait cinquante pas, qu'on entendit du côté de la chaumière du père Cadet un hurlement douloureux.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le docteur en tressaillant malgré lui.

— Oh ! rien, répondit Conscience ; c'est Bernard qui arrive de porter son lait avec Mariette, et, comme il sait qu'il m'est arrivé un accident, il se plaint.

— Quoi ! il sait qu'il t'est arrivé un accident ? dit le docteur Lécosse en achevant d'assurer sa bande autour du poignet avec une épingle ; et comment sait-il cela ?

— Ah dame ! fit Conscience, vous me demandez là plus que je ne puis vous en dire. Il le sait, voilà tout ; la preuve, tenez...

On entendit un second hurlement plus plaintif encore que le premier.

— Alors, demanda le docteur, pourquoi ne vient-il pas te rejoindre ?

Conscience sourit.

— Oh ! dit-il, soyez tranquille, aussitôt qu'il sera dételé, il va accourir. Seulement, j'ai peur qu'il n'amène avec lui ma mère... Eh ! tenez, que vous disais-je ?

En effet, au même instant, on put voir apparaître à l'angle de la chaumière du père Cadet, Bernard, qui, même sans avoir besoin de s'orienter en prenant le vent, accourait de toutes ses forces, piquant droit sur les trois chênes.

— C'est merveilleux ! dit le docteur Lécosse en suivant d'un œil étonné la course rapide du chien.

Mais le regard de Conscience était demeuré fixe ; on voyait qu'il attendait autre chose.

Presque aussitôt, Madeleine et Mariette apparurent à leur tour à l'angle de la chaumière.

— Vous voyez bien, M. le docteur, que je ne m'étais pas trompé ? dit Conscience.

— Mais, enfin, m'expliqueras-tu ?

— Oh ! cela, dit Conscience, c'est plus facile.

Ma mère me croyait, comme d'habitude, à Villers-Côterêts avec Mariette. En voyant Mariette revenir seule, elle s'est inquiétée. Alors, le chien a su l'accident qui m'était arrivé. Il a hurlé une première fois : cela a donné l'éveil à

ma mère ; puis une seconde fois, et ma mère a dit : « Il est arrivé quelque chose à Conscience ! » Puis, enfin, une fois dételé de sa petite voiture, Bernard a pris, en hurlant une troisième fois, sa course du côté où j'étais, et ma mère et Mariette l'ont suivi...

Pendant que Conscience donnait cette explication, Bernard l'avait rejoint, sautant, moitié triste, moitié joyeux, autour de lui, cherchant sa main droite pour la lécher doucement, tandis que, de sa main gauche élevée au-dessus de sa tête, Conscience faisait, pour les tranquilliser des signes à Madeleine et à Mariette.

Malgré ces signes, la pauvre mère s'approchait très pâle et très effarée, car elle voyait à terre la serviette ensanglantée, et, sur le revers du fossé, la trousse encore ouverte du docteur. Celui-ci alla au-devant d'elle pendant une vingtaine de pas.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, docteur ! s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé à mon pauvre Conscience ?

Et Mariette, qui n'osait parler, interrogeait du regard.

— Rien, dit le docteur, ou plutôt un accident sans gravité.

— Un accident?... Conscience ! Conscience !...

— Ma mère, fit le jeune homme, ne craignez rien, me voici.

— Un accident, mon Dieu ! s'écria la pauvre mère, un accident !...

Et elle cherchait à voir cette main que Conscience lui cachait en la portant derrière son dos.

Mariette alors vit ce que ne pouvait voir Madeleine.

— O ma mère ! s'écria-t-elle, Conscience n'a plus que quatre doigts à la main !

— Et c'est un grand bonheur, dit le docteur Lécosse ; car, grâce à cet accident, qui n'a rien de dangereux, Conscience, maintenant, ne saurait manquer d'être réformé.

— Et tu comprends, bonne mère, je ne te quitterai pas... je ne te quitterai pas, Mariette...

A ces mots, Madeleine se laissa tomber à genoux, et levant ses deux mains au ciel :

— Mon Dieu ! dit-elle, ce que vous faites est bien fait ; que votre nom soit béni sur la terre comme au ciel !

— Conscience ! murmura Mariette, c'est donc pour cela que tu m'envoyais seule à Villers-Côterêts ?

— Silence ! dit le jeune homme.

Dieu et Diable. — Vol. V. No. 11.

En ce moment, on vit derrière une petite montée Bastien, qui, ayant rentré les chevaux à l'écurie, revenait à toutes jambes, comme il en avait fait la promesse à son ami.

— Allons, allons, dit le docteur Lécosse en montant sur sa jument, tranquillisez-vous ; je reviendrai demain, et, comme vous êtes de braves et honnêtes gens, espérons que tout ira pour le mieux !

XVII.

LA RÉVISION.

Tout, en effet, alla pour le mieux, au commencement du moins. Comme il arrive presque toujours dans les cas de paralysie, l'intelligence du père Cadet s'embrouilla, pendant les premiers jours de sa maladie, au point qu'il n'y eut pas d'explication à lui donner sur l'accident arrivé à Conscience, et dont il ne s'aperçut même pas.

Le docteur Lécosse revint le lendemain, comme il l'avait promis. Les deux malades étaient aussi bien que possible. Conscience souffrait beaucoup et avait une grande fièvre ; mais il supportait cette souffrance avec tant de tranquillité, qu'à ses yeux seuls, brillant d'une flamme inaccoutumée, il était possible de s'apercevoir de cette souffrance.

Cependant, au milieu du malheur qui frappait la double chaumière, était née cette espérance éveillée par un mot du docteur, que Conscience, devenu impropre au service militaire, serait réformé le jour de la révision.

Ce jour, on se le rappelle, était fixé au dimanche suivant, le cinquième jour après l'accident.

Il y a sept lieues du village d'Haramont à la sous-préfecture. Tous les autres conscrits, pour pouvoir être à dix heures du matin à Soissons devaient partir dans la nuit et faire ces sept lieues à pied ; mais, quoique Conscience eût prétendu qu'il était assez fort pour accomplir ce voyage comme ces camarades, sur l'avis du docteur Lécosse, Bastien ne voulut rien entendre, et, le dimanche, à six heures du matin, il était à la porte de la chaumière du père Cadet avec une carriole que lui avait prêtée le voisin Mathieu.

Les femmes ne voulurent pas se séparer ainsi de Conscience. D'abord, Mariette avait son lait à porter à Villers-Côterêts ; c'était une occasion de faire une lieue et de rester une heure de plus avec son bien-aimée ; puis Ma-

deleine, en sa qualité de mère, demanda à profiter de l'occasion ; dame Marie, la moins mère des deux, puisqu'elle ne l'était que par le lait, et non par le sang, resta seule à la garde du père Cadet.

Bernard, avec la petite carriole, devait suivre la grande voiture.

Au moment de se laisser atteler, le pauvre animal fit de grandes difficultés ; il comprenait que l'on projetait un voyage dont il ne serait probablement pas, et l'expérience lui ayant appris que lorsqu'il quittait son maître pour deux heures seulement, il lui arrivait malheur, sans doute craignait-il qu'en le quittant pour un temps plus long, il ne lui arrivât un malheur plus grand.

Le père Cadet voyait tous ces préparatifs d'un œil atone, et comme on voit pendant un rêve, c'est-à-dire sans lucidité et sans certitude ; on lui dit que Conscience allait faire un petit voyage, et cela lui suffit.

Les deux femmes, après avoir embrassé dame Marie, montèrent dans la carriole ; puis, Conscience se mit sur la seconde banquette, Bastien s'assit près de lui, fouetta le cheval, et l'on partit.

Bernard poussa un triste et long hurlement, et suivit la voiture.

Le village, ce jour-là, était éveillé bien avant l'heure ordinaire. Les conscrits, qui avaient sept lieues à faire à pied, pour arriver jusqu'à Soissons, étaient partis à trois heures du matin, et, comme si la douleur entrée dans chaque maison tenait à s'y faire visible, les portes étaient restées ouvertes, les chandelles allumées, et, par ces portes ouvertes, à la lueur de ces chandelles, on voyait, soit une mère isolée, immobile, essuyant des larmes silencieuses, soit quelque groupe pleurant et confondant ses pleurs.

La mort, elle-même, eût frappé à toutes les portes, qu'elle ne les eût pas tendues d'un deuil plus sombre et plus douloureux.

Ceux qui avaient pris des numéros élevés étaient appelés comme les autres ; car, quoiqu'on fût devenu fort difficile en matière de réforme, il fallait toujours bien réformer ceux qui n'avaient point la taille, ou qu'une infirmité quelconque rendait complètement impropres au service militaire ; par conséquent, chaque réformé faisait monter d'un numéro la mauvaise chance.

Au point du jour, on était à Villers-Cotterêts ; il était sept heures ; à dix, il fallait être à Sois-

sons ; restaient six lieues à faire : il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Bastien, pour donner quelques instants de plus à ses pauvres amis, ne s'arrêta qu'au bout de la ville, sur la route même de Soissons ; là, il fallut bien se dire adieu.

C'était la première séparation ; jamais, depuis sa naissance, Conscience n'avait quitté sa mère un jour entier.

Qui sait pour combien de jours on se quittait ?

Cette espérance avec laquelle on avait vécu, qu'on avait nourrie, choyée, caressée, tant que le jour de la séparation n'était pas venu, cette espérance à laquelle on avait cru comme à une réalité, voilà qu'en ce moment on l'appelaient, on la cherchait, on l'évoquait, et voilà qu'elle échappait aux bras qui voulaient la saisir, comme échappe une vapeur, comme échappe un nuage, comme échappe une chimère !

Les embrassements furent longs et douloureux. Conscience ne pouvait point embrasser Mariette comme il embrassait sa mère ; aussi, serrant Madeleine contre son cœur avec sa main mutilée, il donnait l'autre main à Mariette, et Mariette, le front incliné sur cette main, la baignait de larmes.

Comme s'il eût compris son humilité, Bernard, l'œil fixé sur le groupe désolé, ne cherchait pas même à réclamer sa part d'intérêt ; mais, si l'on eût daigné regarder de son côté, il eût été facile de voir quelle profonde douleur vivait en lui.

Sept heures et demie sonnèrent : on n'avait plus que deux heures et demie pour faire les six lieues. Tout en essuyant une larme avec le coin de sa manche, Bastien commença de faire claquer son fouet, comme pour faire comprendre à toutes ces mémoires oubliées que le moment de la séparation était venu. Alors, les larmes silencieuses devinrent des sanglots, les paroles entrecoupées s'échappèrent des lèvres à travers les baisers, et, tout en disant à Bastien, non moins ému que les autres : « Encore une minute, Bastien ! encore une seconde ! » on se sépara.

Cependant, une plainte qui semblait l'expression d'une douleur humaine frappa le cœur de Conscience, qui s'appretait à remonter dans la carriole.

— Oh ! Bastien, dit Conscience, le pauvre Bernard ! je l'avais oublié !

Et il courut vers Bernard, qui se tenait modestement à vingt pas en arrière, et qui, voyant

que Conscience se souvenait de lui et venait à lui, vint, de son côté, à son maître avec une telle rapidité, qu'il en fit sauter la moitié du lait hors des vases de fer-blanc où il était contenu.

Qu'on ne rie pas de ce que nous allons dire : l'embrassement fut tendre entre le maître et le chien. Conscience lui adressa tout bas quelques paroles auxquelles le chien sembla répondre par des aboiements intelligibles pour tout autre que le pauvre innocent ; mais cependant une promesse était échangée entre les deux amis : Conscience donnait Bernard à Mariette pour tout le temps où il serait absent, et Bernard s'engageait à la servir et à la défendre.

Un dernier baiser rapide comme un souffle matinal et, comme lui, arrosé de larmes, fut déposé sur les joues de Madeleine, erra sur tout le visage de Mariette ; puis, Conscience, tiré par l'implacable Bastien, remonta en voiture.

La voiture partit ; mais Conscience, penché en dehors, put, pendant cinq minutes encore, répondre de la tête et de la main aux signes de sa mère et de Mariette, et ce ne fut qu'au tournant de la route que tout disparut.

Alors, Madeleine s'assit sur le revers du fossé, laissant tomber sa tête sur ses deux genoux. Mariette la regarda longtemps, le front incliné, le visage baigné de larmes et les bras pendants ; puis, respectueuse pour cette grande douleur maternelle, qui semble toujours un abîme près des autres douleurs, elle rentra dans la ville avec Bernard, bien sûre que, sa tournée finie, elle retrouverait Madeleine où elle la laissait.

Quant à la carriole qui emportait Bastien et Conscience, elle continuait de rouler sur la route de Soissons.

A dix heures sonnait, elle s'arrêtait à la porte de la sous-préfecture. Comme la révision se faisait ainsi que s'était fait le tirage, c'est-à-dire par lettre alphabétique, le canton de Villers-Cotterêts ne devait être appelé que vers les quatre heures.

C'était cinq heures au moins que Conscience eût pu passer avec Madeleine et Mariette, et qu'il passa assis sur les marches d'une porte avec Bastien.

Si lentes qu'elles soient, les heures finissent toujours par s'enfoncer, les unes après les autres, dans cet abîme du passé qu'on appelle le temps. Le tour d'Haramont vint, et les cinq jeunes gens tombés au sort furent introduits, suivis des qua-

tre qui espéraient échapper au service, grâce à l'élévation de leurs numéros.

La salle présentait un aspect assez sévère. Sur une estrade étaient assis le sous-préfet, le maire, les autorités municipales. Deux médecins de la ville et deux chirurgiens militaires se tenaient debout, dans l'espèce d'hémicycle où s'avançaient les conscrits. Une douzaine de gendarmes tapisaient la muraille.

L'ordre de la révision observé pour la ville était interverti pour les villages ; on avait réuni les jeunes gens dans une même salle, et ils étaient appelés selon le chiffre du numéro qu'ils avaient tiré, c'est-à-dire que celui qui avait tiré le n° 1 était appelé le premier, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le contingent fût fourni.

Conscience devait donc paraître le dix-neuvième, puisqu'il avait pris le numéro 19.

Ceux qui étaient réformés avaient permission de sortir, et de retourner chez eux à l'instant même. Ceux que l'on jugeait bons étaient retenus, introduits dans une salle voisine, inscrits, enrégimentés, envoyés à une caserne provisoire, et, dans les deux ou trois jours, acheminés vers leurs régiments respectifs.

Parmi les dix-huit premiers qui passèrent devant le conseil de révision, trois seulement furent réformés : l'un, parce qu'il n'avait pas la taille ; l'autre, parce que, ayant eu le genou brisé dans une chute qu'il avait faite du haut d'un toit, en exerçant son état de couvreur, il était resté boiteux, et le troisième, parce qu'on le reconnut atteint d'une phthisie arrivée au second degré.

Puis, vint le tour de Conscience.

Son nom fut appelé, la porte s'ouvrit ; il entra.

Elle allait se refermer derrière lui, lorsque, par l'entre-bâillement de cette même porte, passa la tête de Bastien.

Un gendarme voulut forcer cette tête de disparaître ; mais, reconnaissant un militaire, et un militaire décoré, il y mit un peu plus d'égards qu'il n'en eût mis avec tout autre.

— Camarade, dit-il, la consigne est positive ; on n'entre pas, qu'on n'ait l'honneur d'appartenir aux autorités constituées, d'être médecin, chirurgien, conscrit ou gendarme.

— Diable ! fit Bastien, c'est la consigne, bien vrai ?

— Vous comprenez que je ne voudrais pas mentir à un brave, dit le gendarme.

— Alors, la consigne ne permet pas que j'entre ?

— Elle ne le permet pas.
 — Elle ne permet pas que je passe ma tête, comme cela, dans la salle ?
 — Elle ne le permet pas non plus.
 Et le gendarme fit un mouvement pour repousser la porte.
 — Attendez donc, dit Bastien ; si elle défend que j'entre, si elle défend que je passe la tête...
 — Elle le défend.
 — Bon... elle ne défend pas que, par mégarde, sans y faire attention, pour faire plaisir à un vieux, pour rendre service à un camarade, vous laissiez la porte entr'ouverte, poussée tout contre même... tenez, comme cela, de manière à ce que j'y applique alternativement l'œil et l'oreille, selon que je voudrai voir, ou que je voudrai entendre... et vous comprenez, gendarme, je tiens beaucoup à voir et à entendre ce qui va se passer, m'intéressant indéfiniment au conserit que l'on révisé à cette heure.
 Le gendarme se retourna vers son camarade.
 — Eh ! dit-il, tu entends ?
 — Oui, bien.
 — Qu'en penses-tu ?
 — Je pense que ce n'est pas un grand crime que de faire ce qu'il désire.
 — C'est bien, camarade, dit le gendarme à Bastien, les amis ne sont pas des Turcs.
 — Ah ! à la bonne heure.
 — Ecoutez, regardez, mais ne dites pas un mot, sinon je vous prends l'oreille ou le nez dans la porte.
 — Soyez tranquille, on sera sage, dit Bastien.
 — Chut ! voilà l'autorité qui parle, dit le gendarme, taisons-nous.
 — Trop juste, fit Bastien.
 Et il écouta.
 Pendant le dialogue que nous venons de rapporter, on avait appelé Conscience en face de l'estrade où était assis M. le sous-préfet ; on lui avait demandé ses nom et prénoms, et on s'était informé près de lui des motifs qu'il avait à faire valoir pour être exempté.
 Alors, il avait tiré sa main mutilée du mouchoir qui la supportait.
 Deux chirurgiens s'étaient aussitôt approchés de lui, avaient enlevé l'appareil, et mis à nu la blessure, qui commençait à se cicatrifier.
 A la vue de cette blessure, si caractéristique, les deux chirurgiens échangèrent un regard avec le sous-préfet, puis se sourirent entre eux.
 — Mon ami, dit d'un ton doucereusement goguenard un des deux chirurgiens, quand vous

est arrivé cet accident, que vous invoquez comme cas de réforme ?

— Monsieur, dit Conscience, il m'est arrivé mardi dernier.

— Deux jours après le tirage ?

— Oui, monsieur.

— Et, par conséquent, deux jours après que vous avez eu amené le n° 19 ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ? demanda le sous-préfet.

— Eh bien, M. le sous-préfet, dit le chirurgien goguenard, le cas n'est pas nouveau : les Romains faisaient parfois ce que ce garçon vient de faire ; seulement, comme le fusil n'était pas inventé de leur temps, c'était le pouce qu'ils se coupaient. Pouce coupé, *pollex truncatus*, était un cas assez fréquent et assez significatif, pour qu'il ait enrichi la langue du mot français *poltron*.

Et, après avoir donné cette preuve d'érudition, le docteur salua gracieusement le sous-préfet, qui, non moins gracieusement, lui rendit son salut.

— Diable ! diable ! dit Bastien, il me semble que cela va mal.

— Silence ! dirent à la fois les deux gendarmes.

— Vous entendez ce que dit M. le chirurgien, jeune homme ? reprit le sous-préfet.

— Oui, monsieur, répondit naïvement Conscience, j'entends, mais je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas que vous êtes un *poltron* ?

— Je crois que vous faites erreur, M. le sous-préfet, dit Conscience avec la même simplicité : je ne suis pas un *poltron*.

— Et pourquoi donc vous-êtes vous coupé, non pas le pouce, mais le doigt... car vous vous êtes coupé le doigt vous-même, et exprès sans doute ?

— Oui, moi-même, monsieur, et exprès comme vous le dites.

— Eh bien, au moins, il n'est pas menteur, dit le sous-préfet.

— Je n'ai jamais menti, monsieur, dit Conscience ; d'ailleurs, à quoi cela sert-il de mentir, puisque, en supposant que l'on parvienne à tromper les hommes, on ne peut tromper Dieu ?

— Alors, pour quelle raison vous-êtes vous coupé le doigt ? voyons, puisque vous ne mentez jamais, dites-nous cela.

— Pour ne point partir, monsieur.

Les autorités étaient dans un moment d'agréable humeur, elles éclatèrent de rire.

— Ça va mal, ça va mal ! dit Bastien en secouant la tête. L'imbécile ! ne pouvait-il pas dire que c'était par accident ?... Ah ! si j'étais à sa place, comme je les blaguerais, moi !

— Silence donc ! firent les gendarmes, ou nous fermons la porte.

— Oui, gendarmes, dit Bastien, je me tais, vous avez raison.

— Ainsi, dit le sous-préfet, vous ne vouliez pas partir ?

— Je désirais ne point partir, oui, monsieur.

— Et ce n'était pas par poltronnerie que vous désiriez rester ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi était-ce donc, alors ?

— Parce que, si je pars, répondit Conscience de sa voix grave et douce, j'ai un vieux grand-père malade, qui risque de mourir de faim, et une pauvre chère mère tout en larmes, qui risque de mourir de douleur.

L'accent avec lequel Conscience prononça ces paroles était si profond, que l'autorité elle-même cessa de rire.

— Ah ! murmura Bastien, bien répondu, mordieu !

— Vous tairez-vous ? dirent les gendarmes.

— Moi ? je n'ai point parlé, dit Bastien.

Les officiers municipaux échangèrent un regard.

Puis, le sous-préfet continua la série de ses questions, qui, peu à peu, avaient pris la forme d'un interrogatoire.

Et, demanda-t-il, qui vous a inspiré cette malheureuse idée de vous couper le doigt ?

— Vous-même, M. le sous-préfet, répondit Conscience.

— Hein ! moi ?... plaît-il ?... Ah ! par exemple, voilà la première fois que je vous vois et que je vous parle !

— C'est vrai, monsieur ; mais un de mes amis qui est venu à Soissons, lundi dernier, a eu l'honneur de vous voir et de vous parler.

— A moi ?... un de vos amis ?

Bastien poussa la porte, et passa sa tête entre les deux battants.

— C'était moi, mon sous-préfet, dit-il, me reconnaissez-vous ?

— Eh bien ! dirent les deux gendarmes en repoussant la porte chacun de son côté, et en prenant Bastien par le cou.

— Eh ! eh ! s'écria Bastien, faites donc un

peu attention à vos gestes... vous m'étranglez, camarades !

Et, ouvrant la porte avec violence, il passa entre les deux gendarmes, et se trouva dans la salle.

Le premier mouvement du sous-préfet avait été de faire sortir Bastien ; mais l'uniforme du hussard, mais sa croix, produisirent leur effet accoutumé. D'un mouvement de tête, le fonctionnaire public fit signe aux gendarmes de tolérer sa présence dans l'enceinte sacrée.

Bastien, encouragé par ce signe de tête, jugea que c'était à lui de prendre la parole et de donner l'explication.

Conscience s'était retourné de son côté, et lui souriait doucement.

Bastien se sentit encore enhardi par ce sourire.

— Voilà donc la chose, mon sous-préfet, dit-il. Je suis venu, comme vous savez, m'offrir au lieu et place de Conscience ?

— Oui, je vous reconnais.

— Oh ! quand vous ne me reconnaissez pas, ce serait vrai tout de même, à preuve que vous m'avez refusé sous prétexte qu'il me manquait deux doigts. Et vous voyez, messieurs, ajouta Bastien en montrant sa main, les deux doigts manquent, en effet.

— Eh bien ! quelle coïncidence cela peut-il avoir avec ce que disait tout à l'heure le conserit ?

— Co-in-ci-dence ?... répéta Bastien, visiblement choqué du mot. Enfin, n'importe ! la coïncidence qu'il y a, la voici : c'est que Conscience, que voilà, a appris par une femme — les femmes, vous le savez, mon sous-préfet, il leur est parfaitement impossible de taire leur langue — il a donc appris par une femme, par Catherine... la fille du père Pinot le sabotier... il a donc appris que j'étais venu à Soissons ; — j'avais eu l'imprudence de lui confier cela, à cette Catherine — que j'étais donc venu à Soissons, que je vous avais vu, que je vous avais offert de partir au lieu et place de Conscience, et que vous m'aviez dit : « Mon cher M. Bastien, je suis désolé de vous refuser ; mais vous ne pouvez pas remplacer Conscience, attendu qu'il vous manque deux doigts ; » vous avez même ajouté, vous devez vous le rappeler, M. le sous-préfet : « Un, ce serait déjà de trop ! »

— Oui, sans doute, j'ai dit cela.

— Eh bien ! justement voilà où est l'imprudence ! Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Conscience l'a su. Alors, mardi matin, au mo-

ment où je menais les chevaux à l'abreuvoir, il est venu me questionner, me tirer les vers du nez, comme on dit... J'aurais dû me douter de quelque chose; mais il vous a un air innocent, ce farceur-là, à mettre dedans le diable lui-même! Alors, je lui ai tout dit: que l'empereur ne voulait pas de soldats avec deux doigts, et même avec un doigt de moins. Alors, il m'a dit: « C'est bon, merci! Adieu Bastien! » mais, là, comme je vous le dis, pas plus ému que cela; après quoi, il sera rentré à la maison et se sera fait sauter le doigt. N'est-ce pas, Conscience, que voilà, finalement, comment la chose a dû se passer?

— Elle s'est passée ainsi, en effet, dit Conscience.

— Un quart d'heure après, je l'ai rencontré. Oh! mon Dieu! tout était dit, et on lui faisait l'amputation. Et même—c'est honteux à avouer pour un vieux soldat; mais, comme dit Conscience, la vérité avant tout—et même que je me suis trouvé mal! Enfin, jusqu'à présent, je m'étais cru un homme... je me trompais: je n'étais qu'un enfant, qu'une femelle... qu'un... je ne sais pas quoi! Mais il n'en est pas moins vrai que, s'il y a une faute commise, il faut vous en prendre à vous ou à moi, et pas du tout à Conscience... Allons, allons, Conscience, M. le sous-préfet reconnaît son tort... Viens, allons-nous-en. L'empereur ne veut pas des soldats estropiés.— M. le sous-préfet, votre serviteur.

— Un instant, dit le sous-préfet, étendant la main.

— Comment, un instant?

— Gendarmes, faites faire silence.

— Mais, sacrebleu! s'écria Bastien.

— Silence! firent les deux gendarmes en tirant Bastien en arrière.

Bastien comprit qu'en insistant, il allait gêner l'affaire de Conscience, si toutefois ce n'était point déjà fait, et il se tut.

— Conscrit, dit le sous-préfet à Conscience, ce que vous avez fait est un délit prévu par le code militaire; vous pourriez donc en porter la peine, et ce ne serait même pas de la sévérité, ce ne serait que de la justice.

— Comment cela? comment cela? fit Bastien, puisque Conscience...

— Silence donc! lui crièrent à la fois les deux gendarmes.

— Mais, continua le sous-préfet, la simplicité de votre aveu désarme vos juges.—Messieurs les chirurgiens, déclarez dans quelle arme peut, malgré sa mutilation, servir le conscrit.

— Dans quelle arme? dit Bastien; dans aucune, j'espère bien: sans quoi, je partirais pour lui.

— Faites sortir le hussard, dit le sous-préfet impatienté.

— Eh bien! non, non! M. le sous-préfet... Foi de Bastien, je ne dirai plus mot; laissez-moi seulement ici jusqu'à la fin.

— Mais, dirent les chirurgiens, après s'être consultés, malgré sa main mutilée, le conscrit peut faire un bon pionnier ou un excellent soldat du train.

— C'est bien, dit le sous-préfet. Faites passer le conscrit à droite, et inscrivez-le dans les équipages de l'armée.

A cette décision, Conscience pâlit affreusement; car il songea à la douleur qu'allait éprouver ses deux mères et sa fiancée.

Mais il n'en obéit pas moins, en jetant toutefois à Bastien un regard d'adieu et de remerciement.

— Ah! mon pauvre Conscience! s'écria Bastien les bras étendus vers lui et les larmes aux yeux; enfoncé dans Royal-Cambouis, comme on dit au régiment... Quelle humiliation!...

Et il sortit désespéré, non point de ce que Conscience n'eût pas été réformé, mais de ce qu'il partait comme soldat du train.

DEUXIÈME PARTIE.

L'INVASION.

I.

CE QUI SE PASSAIT EN FRANCE DU 10 NOVEMBRE 1813, AU 25 JANVIER 1814.

Ce n'était pas sans raison que le sous-préfet de Soissons, dans son désir d'être nommé préfet, demandait avec tant d'instance des soldats pour Napoléon: Napoléon en avait réellement bien grand besoin.

Il n'y avait rien d'exagéré dans ces paroles prononcées par lui au sénat, le 10 novembre 1813:

« Toute l'Europe marchait avec nous, il y a un an; aujourd'hui, toute l'Europe marche contre nous. »

Seulement, il eût dû dire:

« Toute l'Europe marchait avec moi, il y a un an; aujourd'hui, toute l'Europe marche contre moi. »

Ce léger changement, qui faisait un pronom personnel d'un pronom collectif, eût fort éclairci et simplifié la question.

Pour la seconde fois, l'Europe se trompait à l'endroit de la France: la première, c'était en 1792, quand, au lieu de laisser la révolution se concentrer dans ce grand cratère que l'on nomme Paris, elle avait forcé Paris à répandre sur le monde cette lave révolutionnaire qui l'avait embrasé.

La seconde fois, c'était en 1813, quand, au lieu d'accorder à Napoléon la paix qu'il demandait, de le circonscrire dans nos anciennes limites, de l'y garder à vue pour qu'il n'en sortit plus, elle le poussa à bout comme un sanglier blessé, l'accula à l'île d'Elbe, lui fit faire le plus beau retour historique qui jamais ait illuminé l'histoire d'un sillon de feu, et, en le crucifiant à Sainte-Hélène, mit à la fin de sa vie ce magnifique calvaire

qui en fit un dieu, non-seulement pour la France, mais encore pour le monde!

Et, en effet, comme il faut être juste, même envers les hommes de génie—bel exemple que nous donnons, et que nous voudrions bien voir suivi par nos contemporains—nous avouons que cette paix qu'on lui proposait alors, il ne pouvait l'accepter.

Le 5 novembre, le prince régent d'Angleterre déclare devant le parlement qu'il n'est ni dans l'intention de l'Angleterre, ni dans celle des puissances alliées, de demander à la France aucun sacrifice incompatible avec son honneur et ses justes droits.

C'était parfaitement joué, puisque, si la guerre continuait après une pareille déclaration, on ne pouvait attribuer cette persistance dans la voie sanglante qu'à l'amour de l'empereur pour la destruction.

Oh! nous le répétons, l'Angleterre joue parfaitement bien; seulement, elle triche parfois.

Le 14 novembre, M. de Saint-Aignan arrivait à Paris.

M. de Saint-Aignan était un homme de beaucoup d'esprit, jouissant d'une grande faveur près de Napoléon, faveur conquise par un admirable à-propos de flatterie.

Comme il était préfet des Hautes-Alpes, je crois, l'empereur visitait un jour avec lui son département, et l'interrogeait sur toutes choses avec sa manière brusque et saccadée.

Bonaparte aimait les réponses rapides—il s'agissait moins de lui répondre juste que de ne pas balbutier en répondant.

Les questions s'étaient multipliées vis-à-vis de M. de Saint-Aignan, et chaque question avait obtenu immédiatement sa réponse, rapide comme une riposte.

— Combien d'hommes, M. le préfet?